

**Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre**  
**Montaigne, Les Essais**

**Texte n° 1**

**Montaigne, *Les Essais*, Livre I , chapitre 31 « Des cannibales » ( extrait : orthographe modernisée)**

Or je trouve , pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette  
5 nation , à ce qu'on m'en a rapporté ; sinon que, chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son  
usage. Comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire<sup>1</sup> de la vérité et de la raison que  
l'exemple et l'idée des opinions et usances<sup>2</sup> du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite  
religion, la parfaite police<sup>3</sup>, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même  
que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là  
10 où, à la vérité , ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre  
commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les  
vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et  
les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant,<sup>4</sup> la saveur  
même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces  
15 contrées là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et  
puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos  
inventions, que nous l'avons du tout<sup>5</sup> étouffée. Si est-ce que <sup>6</sup>, partout où sa pureté reluit, elle fait  
merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. [...]

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas  
20 eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et  
généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine peut en recevoir ; elle n'a  
autre fondement parmi eux que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conquête  
de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette liberté naturelle qui les fournit sans travail et  
sans peine de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs  
25 limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles  
leur ordonnent ; tout ce qui est au-delà est superflu pour eux, ils s'entr'appellent généralement, ceux  
de même âge, frères ; enfants, ceux qui sont au-dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres.  
Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun cette possession de biens par indivis, sans autre titre  
que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde.

30 Édition folio classique (E. Naya, D. Reguig-Naya, A. Tarrête)

---

1 Moyen d'apercevoir

2 Usages

3 Ordre politique parfait

4 Et malgré tout

5 entièrement

6 Cela n'empêche que

**Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre**  
**Montaigne, Les Essais**

**Texte n°2**

**Montaigne, *Les Essais*, Livre I, chapitre 31, « Des cannibales », 1580**

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée (bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouveauté, et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre) furent à Rouen, du temps que le feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville : après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable. Ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien mari ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander. Secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes « moitié les uns des autres ») qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un deux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer rien qui vaille. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre. De combien d'hommes il était suivi ; il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en un tel espace : ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes. Si hors la guerre toute son autorité était expirée ; il dit qu'il lui en restait cela, que quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses !

**Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre**  
**Montaigne, Les Essais**

**Texte n°3**

**Montaigne, *Les Essais*, Livre III, chapitre 6, « Des Coches », extrait (orthographe modernisée)**

En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, certains Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances<sup>1</sup> accoutumées : qu'ils étaient gens paisibles<sup>2</sup>, venant de lointains voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, représentant Dieu en terre, avait donné la principauté<sup>3</sup> de toutes les Indes ; que s'ils voulaient lui payer un tribut, ils seraient très bénévolement traités ; leur demandaient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoin de quelque médecine ; leur remontraient au demeurant la créance d'un seul Dieu, et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces.

La réponse fut telle : que, quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine<sup>4</sup>, s'ils l'étaient; quant à leur roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessaire ; et celui qui lui avait fait cette distribution<sup>5</sup>, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'était pas sienne, pour le mettre en débat<sup>6</sup> contre les anciens possesseurs ; quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils mettaient en nulle estime, d'autant qu'elle était inutile au service de leur vie, là où<sup>7</sup> tout leur soin regardait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant, ce qu'ils en pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment ; quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne voulaient changer leur religion, s'en étant si utilement servis si longtemps, et qu'ils n'avaient accoutumé prendre conseil que de leurs amis et connaisseurs; quant aux menaces, c'était signe de faute de jugement d'aller menaçant ceux desquels la nature et les moyens étaient inconnus ; ainsi qu'ils se dépêchassent promptement de vider leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés de prendre en bonne part les honnêtetés et remontrances de gens armés et étrangers, autrement, qu'on ferait d'eux comme de ces autres , leur montrant les têtes d'aucuns hommes exécutés autour de leur ville. Voilà un exemple de la balbutie de cette enfance.

---

1 Déclarations  
2 Pacifiques  
3 Le droit de gouverner  
4 Ils n'en avaient pas l'air  
5 Le pape  
6 En conflit  
7 Alors que

**Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre**  
**Montaigne, Les Essais**

**Montaigne, *Les Essais*, Livre III, chapitre 6, « Des cochés », 1588**

**Notre monde vient d'en trouver un autre** (et qui peut nous garantir que c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sybilles et nous-mêmes avons ignoré celui-là jusqu'à cette heure??) non moins grand, plein et membru, que lui ; toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c. Il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesures, ni vêtements, ni blé, ni vigne?, il était encore tout nu, au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien de notre fin, et ce Poète de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie? l'un membre sera perclu, l'autre en pleine vigueur.

Bien crains-je, que nous aurons très fort hâté sa déclinaison et sa ruine, par notre contagion : et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant : si ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline, par l'avantage de notre valeur, et forces naturelles : ni ne l'avons pratiqué par notre justice et bonté : ni subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence.

L'épouvantable magnificence des villes de Cusco et Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formés en or ; comme, en son cabinet, tous les animaux qui naissaient en son état et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages en pierreries, en plume, en coton, en peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie.

Mais, quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux. Ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eux-mêmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux mémoires de notre monde par-deçà. Car pour ceux qui les ont subjugués, qu'ils ôtent les ruses et batelages de quoi ils se sont servis à les piper ; et le juste étonnement qu'apportait à ces nations-là de voir arriver si inopinément des gens barbus divers en langage, religion, en forme et en contenance ; d'un endroit du monde si éloigné ; et où ils n'avaient jamais su qu'il y eût habitation quelconque ; montés sur des grands monstres inconnus ; contre ceux qui n'avaient non seulement jamais vu de cheval, mais bête quelconque duite à porter et soutenir homme ni autre charge ; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme tranchante et resplendissante ; contre ceux qui, pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles et qui n'avaient ni science ni matière par où, tout à loisir, ils sussent percer notre acier ; ajoutez-y les foudres et tonnerre de nos pièces et arquebuses, capable de troubler César même, qui l'en eût surpris autant inexpérimenté et à cette heure, contre des peuples nus, si ce n'est où l'invention était arrivée de quelques tissu de coton ; sans autres armes, pour le plus, que d'arcs, pierres, bâtons et boucliers de bois, des peuples surpris, sous couleur d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues ; ôtez, dis-je, aux conquérants cette disparité vous leur ôtez toute l'occasion de tant de victoires.